

## AUX LETTRES MORTES.

Je savais qu'un de mes amis devait se marier. Le mariage n'étant point affiché ; à peine était-il annoncé à quelques intimes ; mais il était dans l'atmosphère des cancans d'alentour. Quand des amis s'abordaient, ne sachant que dire, ils s'écriaient après la première poignée de main :

— Eh bien ! vous savez la nouvelle ? Notre ami N. se marie !

— Oui, je le sais.

Les uns souriaient pour approuver le mariage, d'autres riaient pour le blâmer ; de toutes façons la nouvelle était gaiement échangée. Elle rendait service ; elle servait d'entrée en matière, et elle soulageait les gens verbeux qui avaient un beau thème à lieux communs. N. est un marchand honnête, actif, correct, tenant son cœur comme il fait tenir ses écritures ; il avait fixé l'époque de son mariage, après son inventaire d'été, pour pouvoir faire un voyage de noces, pendant le temps où les affaires chôment un peu.

Sa fiancée était une jolie veuve, riche d'un bien laborieusement acquis dans le commerce. Elle avait bien tenu la caisse de son mari, depuis son mariage jusqu'à son veuvage ; mais elle n'avait pas vieilli à son poste.

Si la glace à rafraîchir conserve les fruits dans leur fraîcheur primitive, la glace où l'on se regarde toute la journée, où l'on se sourit, où l'on minaude, conserve la jeunesse, la grâce et la mobilité.

La veuve qui avait près de quarante ans était donc enviable pour un homme de n'importe quelle profession. Mais elle était surtout désirable pour un homme de quarante-sept ans, riche, parvenu à ce point de prospérité où le besoin de s'épanouir au dehors saisit le commerçant le plus rebelle à la dépense ; où l'ambition d'un confortable "voyant," c'est-à-dire destiné à être vu, fait acheter une belle villa, et développe tout à coup des ambitions agricoles.

\* \*

La veuve serait superbe, les jours d'été ôtant son grand chapeau de jardin et le déposant dans le vestibule de sa belle maison, de son château ; puis de sa main qui ne s'était ni crispée, ni défraîchie à faire des additions relevant les lourds bandeaux de ses cheveux noirs lustrés et maintenus au noir. Elle aurait une touffe de roses à la ceinture, des roses cultivées par M. N... , et dont l'une, créée par lui, porterait assurément le nom de la chate-laine.

Mais ne peut-on être heureux après une carrière commerciale bien remplie, dans le doux commerce d'une femme, belle, intelligente, instruite, solide sur l'histoire, connaissant les dates de tous les règnes, ainsi qu'elle se rappelait le chiffre de tous les inventaires, d'une majesté très familière, se tenant toujours comme si elle avait été devant une glace, mais souriant avec bonté, ayant du goût et administrant admirablement sa fortune ?

On fut étonné de voir arriver l'époque de l'inventaire habituel de N... sans que le jour du mariage fût fixé.

On fut surpris d'apprendre qu'il ne parût pas songer à vendre son fonds.

Un jour, sans curiosité maligne, en passant, j'entrai dans le bureau de N.

— Bonjour, me dit-il, avec son sourire. Tu me permets de finir une expédition très pressée ?

Il continua en effet sa besogne, qui me parut n'être pas improductive. Quand il eut fini, il remit les lettres d'envoi à son commis.

Le commis se retira, ferma la porte et je me trouvai seul avec mon ami. La porte fermée il avait refoulé l'atmosphère commerciale ; je n'avais plus devant moi que l'aspirant au mariage.

Sa figure avait subitement pris un air triste. On

eût dit que les volets en fer de la devanture de son cœur s'étaient subitement rebattus. Il poussa un soupir en s'asseyant dans son fauteuil de bureau et frappant de sa main les papiers restés devant lui :

— Tu vois, mon cher, un homme bien malheureux ?

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ah ! les femmes ! Je croyais pourtant que celle-là... Je lui avais exposé ma situation ; je connaissais la sienne... Nous paraissions d'accord. Elle ne m'avait demandé qu'un répit pour la forme... Je devais fixer moi-même l'échéance et faire traite, pour ainsi dire, sur mon bonheur.

"N'ayez pas peur, m'avait-elle dit, je ne laisserai pas protester votre signature." Eh bien, mon cher, c'est fini. Il n'y faut plus songer !

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien !

— Quel prétexte prend-elle ?

— Je n'en sais rien !

— Que te dit-elle ?

— Rien.

— Comment ?

— Après nos promenades et les confidences que nous nous étions faites, nous nous étions quittés fiancés pour ainsi dire. "Ne m'écrivez pas inutilement, m'avait-elle dit : des gens sérieux comme nous, en affaires, n'ont pas besoin d'échanger des fadeurs. Vous me convenez." Oh ! mon ami, quelle ivresse pour moi, quand elle me fit cet aveu ! Il me semblait qu'elle était placée devant un miroir à facettes qui m'envoyait son image multipliée et étincelante. "Oui, vous me convenez," me répétait-elle, avec un délicieux sourire. "Dans quelques mois, vous m'écrirez ; car il semble convenable que je paraisse réfléchir encore. Votre lettre fixera tous les points de détails, je vous répondrai ponctuellement... Si, par hasard, des réflexions tendaient à me persuader que nous commettrions l'un et l'autre un acte de folie... je ne vous répondrais pas et tout serait fini !" J'eus à ce qu'il paraît une pâleur subite à cette menace de banqueroute... Elle me rassura en me tendant sa belle main... "Mais espérez, me dit-elle. Je crois bien que je vous répondrai." Une aimable pudeur couvrait ses joues de déesse. Eh bien, mon cher ami, il y a trois semaines que je lui ai écrit, elle ne m'a pas répondu... Comprenez-vous maintenant ?

\* \*

Le pauvre homme était consterné. Il abattit la tête dans ses mains, les coudes sur les papiers. Le mouvement fut si violent qu'un papier s'envola et tomba à terre. Je m'empressai de le ramasser. C'était une feuille, avec impression en tête, destinée à la correspondance. Une idée singulière, absurde me frappa, pendant que je remettais cette feuille à mon ami.

— Elle a peut-être oublié de mettre un timbre sur sa lettre ?

— Ah ! c'est bien possible !

— Il y a un de mes amis qui a manqué son affaire, comme cela, parce que sa lettre ne s'est pas rendue à temps. N. se leva droit, frémissant.

— Et vous croyez ?

— Votre aimable veuve n'a peut-être pas affranchie sa réponse.

— Alors, que faire ? je suis perdu.

— Courez à la poste ; assurez-vous si la lettre n'est pas aux lettres mortes.

— Une lettre pareille !

— Si elle a été renvoyée... partez sur ses traces, et si, par bonheur, vous la trouvez ici, partez encore, parce que vous aurez à vous faire pardonner. Votre fiancée, qui comprend l'économie, comprendra. Comme elle n'a pu vous trouver un rival en trois semaines...

— Euh ! euh !

— Un rival comme vous ! impossible !

— J'irai ! s'écria N. J'ai justement le temps. L'échéance du 15 était hier ; je serai revenu pour celle de la fin du mois.

La lettre était encore au bureau de poste. Elle n'était pas suffisamment affranchie.

Elle était rassurante.

Aussitôt N. alla s'excuser auprès de la belle, qui avait aussi des excuses à lui faire.

Et finalement le mariage eut lieu.

JACQUES.

## À DEMI-VOIX.

La fleur fanée dont l'abeille se détourne régale en tombant le vermisseau.

\* \*

L'intempérance, comme le saule, a la tête et les pieds dans le ruisseau.

\* \*

L'homme au berceau ne peut que criar. Il ne pleure que plus tard, après avoir connu la joie.

\* \*

On a justement comparé aux fleurs les sentiments et les idées ; seulement l'idée se cueille et le sentiment se plante.

\* \*

Le sage est avec le monde comme le caillou est avec le torrent : il ne le suit ni ne l'arrête.

\* \*

Les bois, comme les maisons, ont souvent moins d'agréments pour ce qu'ils nous montrent que pour ce qu'ils nous cachent. On s'y retire pour moins voir et pour être moins vu.

\* \*

Il y a des épreuves qui ne se peuvent déplacer sans déplacer du même coup des espérances.

\* \*

Quand je vois ces pauvres petites mouches frileuses qui ont traversé l'hiver sans mourir et qui, sorties de leur cachette, dansent au printemps, dans un premier rayon de lumière, je pense aux joies longtemps traversées par le chagrin, longuement couvertes par l'espérance.

\* \*

Il faut dire des personnes, comme des maisons, que les unes tirent leur valeur de leur voisinage, les autres de leur isolement.

\* \*

L'arbre tombe dans le courant qui a miné ses racines, jamais sur le sol qui le nourrissait.

\* \*

On se regarde quand on est jeune. On s'interroge surtout quand on est vieux.

\* \*

La vie est un breuvage que chacun veut assaisonner à sa façon. C'est pourquoi il est parfois dur de le boire dans la même coupe.

\* \*

Le ruisseau ne promène pas bien loin son écume, ni le cœur humain ses impressions.

\* \*

Pauvres gens qui portez les morts, à chaque pas que vous formez, c'est vous-même aussi que vous menez en terre !

C. B.